

ENTRE FUGUE ET EXPULSION: LE DEPART DE L'ENFANT DANS LA RUE¹

1. CONSIDERATIONS GENERALES
2. LA DYNAMIQUE DU DÉPART ET SES CAUSES
3. LE DÉPART DE L'ENFANT DANS LE DISCOURS DE LA MÈRE
4. L'ALTERNANCE RUE-MAISON
5. CONCLUSION

1. CONSIDERATIONS GENERALES

Ni la violence domestique ni la misère suffisent pour expliquer le départ de l'enfant dans la rue.² La violence domestique sur les enfants n'est d'ailleurs de loin pas l'apanage des classes les plus défavorisées des pays du Sud. Elle se retrouve partout et dans tous les milieux sociaux. Le plus souvent, elle ne conduit pas « l'enfant-victime » à la rue. Il faut que d'autres facteurs interviennent. Il y a d'abord la question de la perception subjective de la violence par l'enfant et celle des ressources dont il dispose pour l'élaborer. Cela varie souvent d'un individu à l'autre comme le montrent de nombreuses études.³ Mais cela varie aussi en fonction de paramètres socioculturels et affectifs propres aux différentes sociétés et qui influencent le processus de socialisation de l'enfant. La définition culturelle de l'enfance est très redevable des modèles psychologiques développés dans les pays du Nord. Depuis que de tels modèles considérés comme applicables universellement ont été adoptés par les programmes d'aide et de développement, "*there is an easy movement from naturalization of child development to its abstraction*".⁴ Pour E. Burman, il est pour le moins imprudent de postuler l'existence d'un modèle de développement de l'enfant qui soit naturel, uniforme et invariant. En effet, selon les sociétés il faut tenir compte « *des profils différentiels de la socialisation-enculturation* ». Dans cette logique, il est entre autres important de penser au « *dégré variable de sollicitation dont l'enfant est l'objet, fixé par le modèle qui détermine sa «distance» aux adultes (...)*. Ainsi, dans les

¹ Les rues vers lesquelles se dirige l'enfant ne sont ni celles des bidonvilles ni celles des périphéries urbanisées de la ville. Elles correspondent à des espaces riches en activités commerciales et en transports en commun. Ce sont les points névralgiques des agglomérations urbaines. Cependant, il ne s'agit pas nécessairement des centres-ville.

² Un de mes interlocuteurs me disait que dans la dynamique du départ, la culture familiale est plus importante que la situation économique. L'image de l'homme et de la femme, la place de l'enfant par rapport au couple parental et la qualité des liens affectifs sont les éléments qui influencent le plus fortement le comportement de l'enfant par rapport au départ dans la rue.

³ Ces études concernent surtout l'Europe et les Etats-Unis. Toutefois, il n'y a aucune raison pour que cette diversité de réactions à la violence ne se retrouve pas ailleurs. Voir: Fergusson H. et al. (éd.), *Surviving Childhood Adversity*, Social Studies Press, Dublin, 1993; Corby B., *Child Abuse. Towards a Knowledge Base*, Open University Press, Buckingham, 1994; Werner E.E. et al., *Overcoming the Odds*, Cornell University Press, Ithaca, 1992; Calam R. et al., *Child Abuse and its Consequences*, Cambridge University Press, Cambridge, 1987.

⁴ Burman E., *Local, global or globalized ? Child development and international child rights legislation*, dans *Childhood*, Vol 3, n° 1, 1996, p. 60.

sociétés occidentales, la culture institue une discontinuité qui va jusqu'à l'opposition entre les rôles d'enfant et d'adulte dans au moins trois domaines: irresponsabilité/responsabilité, soumission/domination, évitement/affirmation sexuelle ». ⁵ Or cette discontinuité ne se retrouve pas dans toutes les cultures, ni dans tous les milieux sociaux d'une même société. Il est donc prudent de questionner les modèles de développement sur leur degré d'adéquation aux conditions locales de socialisation. ⁶ Nous avons montré ailleurs que le passage de la maison à la rue est influencé par une série de facteurs reliés entre eux et qui forment un système. ⁷ Pourtant aucun de ces facteurs n'est déterminant. Aucun déterminisme n'est en mesure d'expliquer pourquoi seule une infime minorité d'enfants qui vivent dans des conditions matérielles et familiales semblables partent pendant un certain temps dans la rue. Il est trop simple d'invoquer la misère, la violence, la promiscuité, l'instabilité des relations familiales et du couple parental, l'absence d'adultes responsables, la forte mobilité spatiale du groupe familial, le travail précoce de l'enfant dans la rue et dans l'informel, le manque de différenciation fonctionnelle de l'espace construit typique de nombreux bidonvilles, l'expulsion scolaire, etc. pour expliquer le départ de l'enfant. Considéré de manière isolée, un facteur, même important, n'explique rien. D'autre part, la simple addition des effets propres à chacun des facteurs n'est pas plus satisfaisante. Ce qui relie les facteurs entre eux, ce qui fait qu'un facteur devient un événement, se transforme éventuellement en rupture, dépend du sens que l'enfant lui attribue. Or, ce sens est difficilement accessible pour autrui. Le chercheur ne peut se contenter de questionner l'enfant a posteriori, même si les informations ainsi recueillies sont précieuses et indispensables. En effet, le sens attribué ne peut pas être reconstitué sur la seule base du témoignage verbal de l'enfant. Pour accéder à ce sens, il faut accompagner et « observer » l'enfant dans ses différents contextes de vie. Ces contextes sont nombreux: activités dans la rue, retours épisodiques à la maison, travail temporaire dans le secteur informel, entrée dans une institution par exemple. Ce sont donc les pratiques de l'enfant dans ces différents contextes qui permettent d'interpréter le sens de son discours. Ce sont les commentaires « à chaud » de l'enfant et son comportement dans un contexte spécifique qui fournissent les informations les plus intéressantes pour comprendre la spécificité de son départ. Seule une méthode comparative et continue, comme l'écrit A. Strauss, permet de reconstituer la trame du départ et d'élaborer le système « enfant-rue ». ⁸

Mais ce n'est pas une tâche facile. En effet, l'enfant comme tout un chacun a « *une disposition à agir pour chacune des situations spécifiques vécues. Les nouveaux comportements et les transitions, ou les ponctuations, qui les articulent correspondent à des microruptures que nous vivons continuellement. Parfois, les ruptures ne sont pas vraiment «micro», mais d'ordre macroscopique, comme lorsqu'un choc soudain ou un danger surviennent* ». ⁹ L'identification de

⁵ Camilleri C., Vinsonneau G., *Psychologie et culture: concepts et méthodes*, Colin, Paris, 1996, p. 20.

⁶ Ce relativisme culturel est nécessaire pour éviter les excès d'un universalisme qui perd sa justification éthique lorsqu'il se transforme en impérialisme. Mais ce relativisme est sans issue s'il soutient le caractère totalement irréductible des cultures les unes par rapport aux autres. Aucune dimension éthique universelle ne se dégage et le relativisme devient absolu. Il faut donc tenir compte des différentes rationalités culturelles à l'oeuvre pour dégager les conditions qui assurent la dignité de la personne dans un contexte socioculturel spécifique.

⁷ Lucchini R., *L'enfant de la rue: identité, sociabilité, drogue*; Paris/Genève, Droz, 1993 et Lucchini R., *Sociologie de la survie: l'enfant dans la rue*; Paris, PUF, 1996.

⁸ Strauss A., *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, L'Harmattan, Paris, 1992, p. 283 ss.

⁹ Varela F.J., *Quel savoir pour l'éthique. Action, sagesse et cognition*, La Découverte, Paris, 1996, pp. 25-26.

ces ruptures est indispensable pour reconstituer une partie de la trame biographique de l'enfant qui quitte la maison. Comme l'écrit N.K. Denzin « *troubles are always biographical (...). Strategically, the researcher locates epiphanies in those interactional situations where personal troubles became public issues* ». ¹⁰ La notion de public s'applique dans notre cas aussi au voisinage, aux bandes de jeunes du quartier ou à la parenté élargie. Lorsque la rupture comporte la dimension publique, elle concerne généralement un enjeu identitaire. Nous le verrons. « *C'est dans les moments de rupture, autrement dit quand nous ne sommes plus des experts dans notre micro-monde, que nous réfléchissons et nous analysons* ». ¹¹ Ces ruptures sont des événements critiques dans les biographies individuelles. Leur identification permet au chercheur de donner une consistance aux discours et aux pratiques des sujets auxquels il s'intéresse. La différence entre micro- et macro-ruptures n'est pas simple à faire, car elle dépend entre autres de la sensibilité personnelle des personnes concernées et des enjeux en présence. Ainsi des différences importantes existent entre les enfants à ce propos: ce qui pour l'un n'est qu'une micro-rupture, devient une macro-rupture pour l'autre. En effet, la rupture est ressentie différemment en fonction du caractère individuel et de l'entourage socio-affectif de l'individu. Comme l'écrit W. Mills, la rupture est reliée au Soi individuel ainsi qu'à « *those limited areas of social life of which he (she) is directly and personally aware* ». ¹² Or, chaque « *limited areas of social life* » est composée de plusieurs micro-mondes et de leurs routines. F.J. Varela désigne ces dispositions à agir pour chacune des situations spécifiques vécues par l'individu « *de micro-identités avec leur micro-mondes correspondants. Ainsi, la manière dont nous nous manifestons est indissociable de la manière dont les choses et autrui nous apparaissent (...). La vie quotidienne, ordinaire, est faite de ces micro-mondes déjà constitués qui composent notre identité* ». ¹³ C'est ainsi que l'expérience quotidienne « *pour l'acteur est toujours compartimentée en différents domaines de signification dans lesquels il utilise des catégories de typifications issues du bon sens et considérées comme allant de soi* ». ¹⁴ On voit comment la correspondance entre le micro-monde tel qu'il est défini par Varela et les domaines de signification de Cicourel est étroite. La rupture a lieu quand les routines utilisées ne produisent plus les résultats attendus. Il s'ensuit une situation d'insécurité et de tension qui demande des solutions. Comme l'écrit A. Giddens, « *la vie quotidienne suppose une sécurité ontologique qui est l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans des routines prévisibles* ». ¹⁵ Lorsque cette sécurité est troublée, l'acteur est poussé vers des choix qui peuvent modifier sa trajectoire individuelle.

¹⁰ Denzin N.K., *Interpretive Interactionism*, Sage, London, 1990, p. 18.

¹¹ Varela F.J., op. cit., p.38.

¹² Mills W. cité par Denzin, op. cit., p. 18. Voir: W. Mills, *The Sociological Imagination*, Oxford University Press, 1959, p. 8.

¹³ Varela F.J., op. cit., pp. 26-27. F.J. Varela n'est pas l'inventeur du concept de micro-monde pour signaler que dans l'univers quotidien rien n'est strictement déterminé. A. Strauss utilise le concept de micro-monde en se référant à la segmentation des mondes sociaux dans lesquels évoluent les individus. En utilisant ce concept, Strauss veut aussi attirer l'attention sur l'extrême fluidité de cet ensemble de mondes sociaux (domaines d'activités) qui constitue une société (A. Strauss, op. cit., p.273-274). D'autres, comme A. Moles, soulignent l'importance des micro-actions, des micro-événements qui sont associés aux routines quotidiennes. Cela signifie que lorsqu'on se penche sur le détail des aspects d'une situation dans laquelle un individu est placé, « *le comportement est en fait celui résultant d'une série de microdécisions, situées largement en dessous du seuil du conçu, mais parfaitement explicites par l'observateur* » (Moles A., *Micropsychologie et vie quotidienne*, Denoël/ Gonthier, Paris, 1976, pp. 17-18).

¹⁴ Cicourel A.V., *La sociologie cognitive*, PUF, Paris, 1979, p. 50.

¹⁵ Giddens A., *La constitution de la société*, PUF, Paris, 1987, p. 99.

Il est donc important de repérer dans la vie de l'enfant les événements que celui-ci considère comme des ruptures. Cela permet de reconstituer une histoire individuelle ou une de ses composantes, l'éloignement progressif de l'enfant de chez lui par exemple. Pour ce faire, le chercheur doit faire appel à la mémoire de l'enfant, donc à sa conscience discursive, mais aussi à sa conscience pratique telle qu'elle se manifeste dans l'action contextualisée. Le tout est de parvenir à ce que l'enfant se « rappelle des expériences passées de manière à les focaliser sur la continuité de l'action ».¹⁶ La distinction d'A. Giddens entre conscience discursive et conscience pratique n'est pas originale puisqu'elle se trouve déjà chez J. Dewey.¹⁷ Cet auteur distingue en effet le savoir-faire du savoir. Le premier est largement inconscient et s'exprime dans les multiples pratiques quotidiennes. Il correspond approximativement aux dispositions à agir dans des situations spécifiques vécues (les micro-identités et les micro-mondes de Varela). Par contre, le savoir implique la réflexion et l'appréciation consciente. Or, seule une partie du savoir-faire s'explique dans des savoirs et donc dans la conscience discursive. Il est donc essentiel que le chercheur ait accès aux différents savoirs-faire de l'enfant et aux contextes dans lesquels ils s'expriment. Grâce à l'observation de l'enfant dans différents contextes et à la triangulation des témoignages, il pourra alors interpréter correctement les savoirs exprimés par celui-ci.

La plupart des enfants invoquent la violence domestique, l'abandon de la part du père ou de la mère ou encore la pauvreté de leur famille, pour expliquer leur départ dans la rue; et cela, aussi bien à Rio, à Mexico, à Montevideo ou ailleurs. A celui qui le questionne, l'enfant répond qu'il est dans la rue malgré lui. Dans un premier temps, il se présente toujours comme la victime des événements. Peu à peu son discours se différencie et le chercheur apprend à relativiser ses premiers témoignages. Il est vrai que la violence, souvent liée à l'alcoolisme, à la pauvreté, à la promiscuité, au manque d'affection, à l'abandon ou à la mort d'un adulte responsable (mère, père, grand-mère, tante, "tuteur" ou "tutrice"), affectent la stabilité des relations familiales et ont un effet « expulseur » sur les enfants. **Il n'est pas question de nier cet aspect des choses.** Toutefois, nous avons montré que le départ ne peut pas être simplement considéré comme le produit de facteurs tels ceux qui viennent d'être énumérés.¹⁸ L'imputation causale est insuffisante pour comprendre la complexité du mouvement vers la rue et son caractère progressif. Cette complexité, nous le répétons, est la conséquence d'un mélange subtil entre les effets contraignants de l'environnement (social et spatial), le vécu de l'enfant et ses propres ressources (affectives, identitaires, sociales, physiques). Ces dernières sont souvent très différentes d'un enfant à l'autre, l'âge et le genre étant des facteurs distinctifs importants. Cela explique pourquoi des contraintes environnementales semblables ne produisent pas des réactions standardisées. Au contraire, on observe des différences importantes dans les modalités de départ, les degrés d'éloignement du domicile familial, le nombre des départs, la fréquence de l'alternance entre les départs et les retours à la maison, le choix de la destination qui n'est pas toujours la rue.

Il est aussi fréquent d'associer le départ dans la rue à la survie. Or la **survie** n'est pas facile à définir comme concept. Cette notion se réfère à des conditions d'existence et à un **vécu individuel et collectif dont les dimensions sont multiples**: économiques, culturelles, sociales, psychiques, environnementales, éthiques. Ces dimensions forment un tout et il est impossible de définir un seuil universellement valable à partir duquel les conditions d'existence de l'individu

¹⁶ Giddens A., op. cit., p. 97.

¹⁷ Dewey J., *Human Nature and Conduct. An Introduction to Social Psychology*, Allen and Unwin, London, 1922.

¹⁸ Lucchini R., op. cit., 1993, 1996.

et/ou du groupe sont du type de la survie. Cette notion implique aussi un « devoir être », donc des normes et une définition de ce que sont des conditions de vie « normales ». Il y a donc toujours des références de normalité et des références éthiques. Toute la difficulté est là. On peut se contenter de dire qu'il y a survie dès que le superflu est impossible ou encore, que la survie correspond à une ligne au-dessous de laquelle l'individu risque de disparaître physiquement et le groupe (famille, communauté) de se disloquer. On peut aussi définir la survie comme un ensemble de conditions d'existence qui ne respectent pas les droits de l'homme. Dans ce cas, on considère la survie comme étant incompatible avec la dignité humaine, comme comportant une violence symbolique et physique considérable. Mais il s'agit aussi d'une question de degrés, car la misère et la pauvreté n'ont pas le monopole de la violence. Loin de là! Une telle définition de la survie est indissociable de la stigmatisation de ceux qui la vivent. **Il n'y a donc pas de définition satisfaisante du concept de survie en dehors d'un contexte concret d'existence.** La seule possibilité est de **contextualiser** les conditions de vie d'un individu ou d'un groupe afin d'en étudier les besoins (ressentis et/ou exprimés) pour voir de quelles manières ils sont satisfaits. On trouvera alors un seuil au-dessus duquel l'absence de réponse positive à un besoin est jugée intolérable par l'individu lui-même et par la communauté à laquelle il appartient. **Ce seuil sera alors un seuil de survie qui se manifeste dans un contexte socioculturel donné et à un moment donné de l'existence de l'individu et du groupe.** Le seuil de survie des enfants qui partent dans la rue **est variable**. Cela explique pourquoi les enfants qui vivent dans des conditions de vie semblables ne quittent pas tous le domicile familial. Nous le verrons.

Les enfants qui quittent leur famille ne vont pas toujours directement dans la rue, mais passent par des relais tels qu'une famille du voisinage, une famille parente ou la famille d'un(e) camarade. L'enfant a parfois déjà connu ces relais dans le passé pour y avoir été placé pendant un certain temps par ses parents ou, dans le cas des familles monoparentales, par sa mère. Les filles semblent en faire un usage plus fréquent que les garçons. D'autre part, ces mêmes relais retiennent proportionnellement plus de filles loin de la rue que de garçons.¹⁹ Les départs vers un relais, s'apparentent à une « fugue-refuge » à très court terme dans laquelle l'intention d'aller dans la rue n'est pas encore présente. Souvent ce type de fugue retarde pendant un certain temps le départ dans la rue, car ce dernier demande plus de compétences et de ressources de la part l'enfant. Par conséquent, ces « fugues-refuge » peuvent se produire plusieurs fois avant que l'enfant ne se rende dans la rue.

2. LA DYNAMIQUE DU DÉPART ET SES CAUSES.

On peut aussi voir le départ de l'enfant comme une rupture progressive d'interdits. Nous verrons qu'il serait imprudent de ne pas considérer la motivation ludique ainsi que la recherche d'autonomie dans le processus qui conduit l'enfant à la rue. L'imitation et l'initiation par un camarade qui connaît déjà la rue jouent aussi un rôle certain. D'autre part, de nombreux enfants connaissent la rue pour y avoir travaillé avec un adulte ou à leur propre compte. La précarité de cet emploi, les exigences souvent élevées de l'employeur et le contact quotidien avec le monde de la rue et ses attractions, poussent certains enfants à quitter la tutelle de l'adulte. Pourtant, seule

¹⁹ Lucchini R., *Femme et déviance ou le débat sur la spécificité de la délinquance féminine*, dans Revue européenne des sciences sociales, T. 33, n° 102, 1995, pp. 127-168.

une infime minorité d'enfants travaillant dans le secteur informel deviennent des enfants de la rue.

En ce qui concerne les interdits, leur intensité est variable et leur rupture n'a pas un effet identique pour tous les enfants. Les conséquences d'une rupture varient selon le type de relations que l'enfant entretient avec son environnement familial ainsi que la connaissance et la pratique qu'il a du monde de la rue. D'autre part, l'image de la rue et les récits qui s'y réfèrent exercent aussi un attrait important sur l'enfant. Or, le récit concerne d'abord l'identité et l'histoire de la population qui habite la rue. Ce récit est de nature collective, car les adultes, tout comme les enfants, l'utilisent couramment. Il justifie et, en même temps, juge ceux qui ont quitté la maison pour la rue. Chacun peut donc puiser dans ce récit les éléments qui lui conviennent pour donner un sens aux événements. Malgré les apparences, ce récit est très consensuel et varie très peu d'un individu à l'autre.

L'enfant qui part sait qu'il n'est pas le seul à quitter le logement familial et qu'il partage son histoire avec beaucoup d'autres. Or, ce sentiment de partager une aventure commune est un élément qui facilite le départ dans la rue. D'autre part, le récit présente la rue comme un espace totalement opposé à l'espace domestique. L'enfant y perçoit la possibilité d'acquérir de nouvelles ressources et de trouver des solutions aux problèmes domestiques. Le récit collectif confère donc à la rue une réputation qui suscite de l'intérêt chez l'enfant et renforce son attrait. Cependant, l'image de la rue que produit le récit n'est pas dépourvue d'ambiguïtés. En effet, la rue y apparaît comme bonne et mauvaise à la fois. Elle est dangereuse, car elle est aussi imprévisible et arbitraire et on peut y mourir. Mais elle est également prometteuse de récompenses.²⁰

Il y a aussi le cas des enfants qui partent dans la rue à certains moments de l'année, pendant les fêtes ou les vacances scolaires par exemple. Dans ce cas, la rue n'est pas ambivalente, mais avant tout ludique et utilitaire. Il n'y a pas de fugue et le départ dans la rue n'est pas indéterminé dans le temps. La rue n'est pas opposée à la famille ou à l'école, mais est intégrée comme composante naturelle dans l'existence de l'enfant. On voit donc qu'il n'y a pas un seul type de départ, mais plusieurs.

Dans le mouvement qui conduit l'enfant à la rue, nous trouvons des seuils ou **paliers de non-retour**. Le nombre et le type de seuils diffèrent d'un enfant à l'autre, car ils dépendent de la biographie tout comme de la personnalité et de l'identité de l'enfant. La manière de passer un seuil n'est donc pas la même pour tous les enfants. Un exemple de palier de non-retour, est celui de l'émergence du plaisir procuré par des sensations et des compétences nouvelles pour l'enfant qui s'approprie progressivement de la rue. Un élément important du palier de non-retour est l'impression subjective d'avoir dépassé la limite qui ne permet plus le retour en arrière. Il implique une rupture avec l'environnement familial, ainsi que des **modifications dans la perception de soi de l'enfant**. La distance spatiale qui sépare l'enfant du logement familial et les propriétés de cet espace -en termes de ressources sociales, de ressources économiques et de ressources ludiques- influencent la mise en place du palier de non-retour. Cette distance n'est pas seulement physique, mais aussi symbolique. En effet, lorsque l'enfant prend l'initiative et **ose**

²⁰ Voir Lucchini, op. cit., 1993. Tous les enfants n'ont pas les compétences nécessaires pour aller dans la rue et pour y rester. Cela ne signifie toutefois pas que l'enfant qui ne possède pas les compétences requises quitte la rue plus rapidement que celui qui s'y adapte avec succès. En effet, le contrôle social exercé par le groupe et le souci de réputation de l'enfant retardent souvent sa sortie de la rue.

quitter le domicile familial, il devient quelqu'un d'autre.²¹ Cette transformation pousse l'enfant à aller plus loin et à différer son retour. Ce changement d'identité est un événement critique, une rupture biographique qui oriente le comportement de l'enfant. Il est vrai qu'une telle rupture ne se produit que si l'enfant peut compter sur un adulte de référence dans la famille qu'il est en train de quitter. Il est vrai aussi que l'enfant doit être capable de sollicitude. En effet, « *la sollicitude exprime le fait que l'individu se sent concerné, impliqué et que, tout à la fois, il éprouve et accepte une responsabilité* ». ²² Le degré de sollicitude varie d'un individu à l'autre et explique en partie pourquoi un enfant interrompt son départ alors qu'un autre le poursuit.

Lorsque l'enfant part dans la rue accompagné d'un autre enfant qui joue le rôle de tuteur et qui est déjà bien inséré dans un groupe d'enfants de la rue, l'interruption du départ est moins fréquente que si l'enfant part seul. Dans ce cas, il y a souvent un enjeu pour l'enfant qui part: celui de ne pas être jugé inapte par les autres enfants. D'autre part, l'insertion de l'enfant dans un groupe d'enfants de la rue le retient d'amorcer le retour à la maison. Lorsque l'enfant commence à développer des compétences de survie dans la rue, il ressent le besoin de faire reconnaître ses compétences ailleurs et notamment par l'adulte de référence au sein de sa famille. Or, cela n'est généralement pas le cas et l'enfant est dans l'impossibilité de faire apprécier ses nouvelles capacités. Comme le dit l'un d'entre eux: « *je ne veux pas rentrer chez moi par orgueil* ». En effet, les enfants les plus indépendants revendiquent une telle reconnaissance même s'ils savent qu'elle ne sera pas valorisée par les adultes. Après être passé par différentes épreuves, l'enfant bénéficie d'avantages - matériels et symboliques - auxquels il ne veut pas renoncer.

Une composante importante du départ est la responsabilité diffuse des adultes envers les enfants. L'enfant est ainsi souvent placé à tour de rôle chez des membres de la parenté et ce placement n'est que rarement définitif. La plupart du temps, il s'agit de séjours dont la durée n'est pas définie, mais qui généralement sont de courte ou moyenne durée (de quelques mois à 1-2 ans). L'instabilité du couple parental ou la mort précoce de l'un des parents trouble aussi les références familiales de l'enfant. Il n'est dès lors pas étonnant que pour l'enfant le lien social est avant tout marqué par son caractère provisoire et aléatoire. Le sentiment de sollicitude de l'enfant n'est pas annulé par de telles conditions de socialisation, mais il est affaibli. Par contre, son besoin d'identité et d'affection reste entier et conditionne le vécu de l'enfant lors du départ. Celui-ci est

²¹ Cela n'est pas le cas si dans la famille d'autres enfants ont déjà quitté le logement familial pour aller dans la rue. Ces cas sont relativement fréquents et l'enfant n'a plus le sentiment de briser un interdit, car il n'est pas le premier à partir.

²² Winnicott W., *Déprivation et délinquance*, Payot, Paris, 1994, p. 121. La naissance du sentiment de sollicitude trouve ses racines dans la petite enfance même s'il se développe ou au contraire diminue par rapport à des expériences plus tardives. Winnicott nous dit aussi que pour que ce sentiment se manifeste et se fortifie, le petit enfant doit « *éprouver que la mère ou le substitut maternel est une personne totale* ». Or cela demande, entre autres, une présence non seulement matérielle de la mère, mais aussi une écoute attentive. Or l'histoire personnelle des enfants est souvent caractérisée par l'absence ou l'extrême faiblesse d'une telle écoute. En analysant les relations familiales de l'enfant, nous verrons qu'elles sont caractérisées par une froideur certaine et le manque de valorisation de l'enfant de la part des adultes responsables et de la mère en particulier. Malgré des histoires individuelles marquées par une absence relative de la mère, nous avons constaté chez la plupart des enfants la présence de sollicitude. Cela implique que malgré les apparences, l'enfant **dispose chez lui d'un adulte de référence. Cette référence est souvent fortement idéalisée par l'enfant.** Cela explique pourquoi on trouve chez beaucoup d'enfants la présence d'une revendication d'autonomie en même temps qu'un sentiment de culpabilité envers l'adulte de référence, la mère dans la plupart des cas.

ainsi souvent une tentative faite pour vérifier la réaction de la mère au défi que l'enfant lui adresse.²³

Il est important de rappeler que, dans la majorité des cas, les adultes de référence sont des femmes (mère biologique, mère d'adoption, tante, grand-mère, voisine) qui, en absence d'un support masculin stable, doivent assumer des responsabilités matérielles et affectives dépassant souvent leurs capacités.²⁴ Elles recourent alors souvent au placement de l'enfant chez une parente ou une connaissance. Ces placements sont une stratégie de survie qui répartit les coûts suscités par l'enfant entre les membres du système de parenté. En effet, les enfants ne peuvent pas tous participer à la survie familiale, car les opportunités de travail dans la rue sont limitées. Or ces placements, surtout lorsqu'ils se répètent pour un seul et même enfant, sont ressentis par celui-ci comme un abandon et comme une macro-rupture biographique. La probabilité que l'enfant parte devient grande.²⁵

Après une année, la grand-mère d'Augusto demande que l'enfant soit placé chez « sa vraie mère ». Lorsque l'enfant rentre chez cette dernière il n'est pas seul, mais se trouve en compagnie des autres enfants. Il doit alors « entrer » dans la fratrie et cela lui pose des problèmes d'adaptation et d'appartenance. En effet, auprès de sa mère biologique l'enfant trouve des demi-frères et des demi-soeurs. Il n'est pas le seul comme il l'espérait secrètement. Il est en concurrence avec d'autres enfants. Plus l'attente de l'enfant est concentrée sur le caractère unique de la rencontre avec cette mère, et plus l'effet « expulseur » de cette expérience est important. Cette expérience constitue une nouvelle **macro-rupture** dans la biographie de l'enfant. Cette rupture est plus importante lorsque les membres de la fratrie sont l'objet d'un traitement différentiel de la part de la mère. Ainsi, un enfant raconte comment sa mère biologique, chez qui il réside depuis peu, l'oblige à faire des travaux de ménage. Cela est ressenti par lui comme une punition injuste qu'il explique par sa mauvaise entente avec les autres membres de la fratrie. Il illustre le bien-fondé de son interprétation en parlant du comportement de sa mère lorsque sa soeur aînée se marie. L'enfant dit qu'il a pour cette soeur une très grande affection. Lorsque l'invitation au mariage arrive, la mère la déchire sans en avertir son fils. L'enfant se sent discriminé. L'accumulation d'épisodes de cette nature se transforme alors en macro-rupture et pousse l'enfant au départ. L'enfant fait ainsi état d'épisodes qui paraissent être des détails, mais

²³ Les filles ne réagissent pas comme les garçons aux ruptures. En effet, à conditions égales, les filles partent moins rapidement que les garçons dans la rue. On parle alors d'accès différentiel à la rue pour les filles. Cela n'est pas applicable aux filles qui travaillent dans le secteur informel de la rue et qui sont accompagnées par un adulte (mère, père, soeur, frère). On les trouve aussi dans des groupes d'enfants qui proviennent du même voisinage ou qui sont liés par des liens de parenté. Ces enfants rentrent quotidiennement chez eux. Voir: R. Lucchini, op. cit., dans *Revue européenne des sciences sociales*, T. XXXIII, No 112, 1995, pp. 127-168. Nous verrons aussi que la relation avec la mère représente pour la fille un enjeu identitaire tout autant qu'affectif. Pour le garçon, l'enjeu est avant tout de nature affective même si la dimension identitaire n'est pas absente. C'est l'une des raisons pour lesquelles la fille ne va pas directement dans la rue, mais « veut montrer » à sa mère qu'elle est aussi capable d'être une femme. Elle quitte alors pendant un certain temps le domicile familial pour former un couple avec un garçon ou avec un homme plus âgé. Ces couples sont instables et c'est seulement après la rupture que certaines filles iront dans la rue ou rentreront chez elles.

²⁴ Voir en particulier: *Latin American Perspectives*, *Women in Latin America*, Issue 85, Vol 22, No 2, 1995 et *Latin American Perspectives*, *Women in Latin America* 2, Issue 88, Vol 23, No 1, 1996.

²⁵ Il y a aussi le phénomène du placement des enfants obéissant à la logique du don et du contre-don. Il s'agit de la circulation des enfants. Voir: Fonseca C., *Valeur marchande, amour maternel et survie: aspects de la circulation des enfants dans un bidonville brésilien*, dans *Annales*, n° 5, 1985; Fonseca C., *Menores carentes*, dans: Trillat B. (Ed.), *Abandon et adoption*, Paris, 1991.

qui ne le sont pas. Pour l'enfant, ces épisodes sont des **indices importants pour la construction de l'image de soi et du sentiment d'appartenance**. Lorsque l'enfant ne parvient pas à évaluer ce qu'il représente pour sa mère, il part plus facilement dans la rue. Le départ devient un moyen de tester les réactions maternelles. Il s'agit alors d'une démarche de **vérification identitaire**.²⁶

Juan est un enfant de 10 ans dont le départ dans la rue illustre l'importance de la question identitaire. Il part, car il se sent « de trop » chez lui. En effet, il a été placé dans une famille d'accueil et n'a pas trouvé sa place dans la fratrie. Il juge que ses parents adoptifs ne le traitent pas comme leurs propres enfants. Pour preuve, il dit qu'ils ne l'ont pas inscrit à l'école comme lui-même l'aurait souhaité. Il utilise le terme d'abandon pour désigner le placement dont il a été l'objet.

Des dénominations comme « maman d'ici » (mamà de aqui), « maman de là-bas » (mamà de allà), « maman qui m'a élevé » (mamà que me criò), sont régulièrement utilisées par les enfants. Or ces expressions impliquent des **références conflictuelles**. La figure maternelle est **multiple et l'enfant est incapable de lui attribuer une cohérence en termes de responsabilités parentales**. Le conflit entre cette multiplicité de figures maternelles d'une part, et le besoin d'une référence maternelle unique de l'enfant de l'autre, intervient de manière significative dans la dynamique du départ. Ce conflit se manifeste surtout lorsque l'enfant vit chez l'une des ces « mères » qui n'est pas la mère biologique. Et cela même si la « mère actuelle » ne fait pas l'objet de récriminations majeures sa part. Toutefois pour que ce conflit conduise l'enfant dans la rue, il faut un événement catalyseur et des occasions favorables. Deux situations typiques se présentent: d'un côté, **l'enchaînement de rencontres et de micro-ruptures** qui entraînent l'éloignement, et de l'autre, **le départ volontaire et planifié**. La première situation est de loin la plus fréquente, alors que la deuxième est plus théorique que réelle.

Il reste que l'un des éléments cruciaux de la dynamique du départ est la **perception que l'enfant a de la place qu'il occupe dans la fratrie**. Les placements successifs auprès de différents membres du système de parenté troublent cette perception. Le traitement différentiel des membres de la fratrie par la mère ou le père a un effet « expulseur », car il est perçu par l'enfant comme arbitraire. A ce propos, l'enfant cite par exemple la réaction de la mère à la violence que le père ou le parâtre lui fait subir. Le cas d'Alda est exemplaire. Son parâtre ayant voulu la violer, elle raconte tout à sa mère en espérant qu'elle prenne sa défense.²⁷ Celle-ci doit choisir entre sa fille et son compagnon. Dans la dynamique du départ, le choix de la mère est même plus important que l'acte violent lui-même. Or dans le cas d'Alda, le choix de la mère est en faveur de son compagnon.²⁸ Non seulement, elle ne défend pas l'enfant, mais l'accuse d'être responsable de l'acte qu'elle dénonce. Elle lui dit même: « *je n'ai plus de fille* ». L'enfant lui répond alors: « *je n'ai plus rien à faire dans ta maison* ». Alda espère que sa mère lui donne l'occasion de se sentir sa fille. Dans tous ses récits, elle exprime avec insistance ce besoin de reconnaissance. Alda est donc devenue une étrangère pour sa mère; c'est en tout cas ce qu'elle ressent. Son récit

²⁶ Tout cela se passe sans plan explicite et reste la plupart du temps inconscient. La part de **provocation identitaire** dans la dynamique du départ de l'enfant ne doit pas être sous-estimée. Nous avons constaté que cette composante du départ est peu influencée par la situation économique de la famille. Elle concerne des familles totalement démunies tout comme des familles dont les revenus permettent l'achat de biens de consommation durables (TV, vidéo, cuisinière, machine à laver par exemple).

²⁷ Alda fait aussi état d'une autre tentative de viol par un de ses oncles chez qui elle avait été placée. Le viol ou la tentative de viol sont la violence la plus souvent citées par les filles qui parlent de leur départ.

²⁸ Nous verrons dans le chapitre sur la famille comment la mère réagit à la violence subie par sa fille.

exprime ce sentiment. Ainsi, l'enfant raconte que sa mère ne la met pas à l'école, car elle n'y inscrit que « ses propres enfants », c'est-à-dire ses demi-frères et soeurs.

L'effet d'expulsion de ces ruptures est important. Tout se passe très vite; le récit témoigne de la rapidité avec laquelle les événements sont perçus par l'acteur: « *j'ai pris ma petite valise avec mes vêtements, le peu de vêtements que j'avais, et je suis partie* ». Cela se passe lorsque l'enfant a 9 ans.²⁹ Par ailleurs, Alda dit aussi que sa mère la plaçait chez sa grand-mère, car ni elle ni son compagnon ne l'aimaient. Ces placements étaient vécus comme des abandons. Par contre, la référence au père est très forte: « *j'ai été sa seule fille* ». ³⁰ Alda dit: « *ma mère m'a abandonnée longtemps (entre l'âge de 7 et 9 ans), (...) elle m'a laissée dans les mains de ma grand-mère* ». Nous avons ainsi une première configuration de facteurs qui aboutissent au départ d'Alda: (1) les placements vécus comme des abandons, (2) le traitement différentiel des membres de la fratrie, (3) les conflits avec les autres membres de la fratrie, (4) la tentative de viol par le parâtre, (5) la réaction négative de la mère, (6) la prostitution de la mère. Dans la fratrie, Alda est le seul enfant d'un précédent compagnon de sa mère. Cela renforce le sentiment d'isolement et d'impuissance que l'enfant ressent à l'égard des événements dont elle est la victime.

Une des difficultés majeures dans l'analyse de la dynamique des départs, c'est qu'ils **ne sont pas de nature linéaire**. Les allers et les retours entre le domicile familial et la rue sont constants et nombreux, et la rupture totale entre l'enfant et la famille reste l'exception. Dans la plupart des cas, le départ est un **moyen et non pas une fin en soi**. Le cas de Fabrice illustre cela. Cet enfant de 16 ans dit qu'il est parti parce que son père le traite comme un petit enfant. Il revendique une nouvelle identité et la fugue est le moyen qui lui permet d'exprimer ce besoin. Ici, le départ dans la rue est avant tout un acte de protestation identitaire plus qu'une quête identitaire. L'enfant ne cherche pas dans la rue des modèles identitaires masculins qui sont absents dans la famille monoparentale à dominance féminine. Fabrice veut faire reconnaître de nouvelles compétences, telles que la responsabilité et l'indépendance. Mais le départ n'est pas seulement relié à une revendication identitaire dont l'enfant connaîtrait tous les enjeux. Au contraire, Fabrice présente trois requêtes contradictoires et ces requêtes président aux départs de l'enfant qui se reproduisent dans le temps. Tout d'abord, l'enfant revendique plus de liberté. Cette liberté est de nature pratique, car elle concerne des lieux ainsi que des choses destinées à l'usage et à la consommation. Ensuite, il revendique une autonomie qui concerne son système identitaire et plus spécialement l'image de soi. Dans le langage d'E. Goffman, l'enfant présente une nouvelle **face**.³¹ La troisième requête concerne la demande d'affection. Fabrice a eu une petite enfance malade et il devait constamment renoncer à ce qui était permis aux enfants de son âge. Cette dépendance explique en partie la véhémence avec laquelle il revendique plus d'autonomie et en même temps plus d'affection. Cette demande d'affection s'oppose aux deux premières requêtes et explique pourquoi Fabrice ne se sentira jamais à son aise dans la rue. Ce conflit est déterminant pour comprendre le caractère répété des départs de Fabrice.

Augusto est un enfant de 15 ans. Il raconte qu'il a quitté le logement familial en sachant que sa mère viendrait le chercher dans la rue. Cette information se révèle exacte puisque sa mère nous

²⁹ Le récit d'Alda sera confirmé par l'une de ses tantes et par sa grand-mère.

³⁰ L'expression espagnole est plus dense. En effet, Alda dit: « *Yo fui la unica de el* ».

³¹ La face est l'image que l'individu a de lui-même et qu'il veut voir reconnue par les autres. Chez l'enfant, le départ dans la rue est un acte de protestation contre la non reconnaissance par ses parents de cette image idéale qu'il a de lui.

dit qu'elle va régulièrement à la recherche de son fils lorsque celui-ci quitte la maison. Or, nous avons constaté que de nombreux autres enfants se trouvent dans ce cas. Ici, le départ dans la rue est étroitement lié à la dimension affective du système identitaire. C'est avant tout l'identité de fils et non pas l'identité de genre qui fait partie de la dynamique du départ. Le père est présent et, après son départ, il est remplacé par un parâtre qui est apprécié de l'enfant. Toutefois, l'enfant nous apprend aussi qu'il devait aller à l'école avec les souliers cassés et que sa mère devait travailler pour les remplacer. Cela n'est pas un détail, car l'enfant nous en parle alors que de nombreuses années se sont passées depuis cet épisode. En effet, il avait honte et préférait ne pas aller à l'école. L'enfant fréquente alors de plus en plus souvent les rues de la périphérie et s'éloigne de fréquemment du quartier où il réside. Il fait alors l'apprentissage de rues différentes de celles du voisinage. C'est là un premier pas vers les espaces que fréquentent les enfants de la rue (centre-ville, gares, stations de métro et d'autobus, parcs, carrefours importants, marchés, terrains vagues proches d'une zone à forte densité de fréquentation adulte). L'épisode des souliers cassés est aussi une manière pour l'enfant de critiquer le père qu'il rend responsable de l'absence prolongée de sa mère. Toutefois, cet épisode et l'abandon de l'école ne représentent pas encore une rupture majeure dans la biographie de l'enfant. Par contre, ils coïncident avec un événement qui est une rupture macroscopique qui dépossède l'enfant de sa compétence sociale. Il n'est plus un expert, car l'événement le place dans une situation sociale qu'il ne maîtrise plus (A. Strauss, N.K. Denzin). Il s'agit du placement de l'enfant par son père chez sa grand-mère paternelle. Ce placement est perçu par l'enfant comme un événement soudain et inattendu. En effet, il dit: « *mon père parla avec ma mère et me dit tout à coup: prends tes affaires, on s'en va* ». ¹ L'enfant n'est pas préparé à affronter ce changement et ne maîtrise plus la relation avec ses parents. Ce placement l'insère dans un tissu de **dépendances multiples envers différents membres du système de parenté**. L'enfant vit ce placement comme un rejet de la part de sa mère, rejet dont il rend responsable son père. On comprend mieux dès lors la signification que l'enfant donne à l'épisode des souliers cassés et la honte qu'il ressent. Le placement donne à cet épisode mineur une ampleur que, pris isolément, il n'aurait pas pu avoir. Cela d'autant plus que sa grand-mère vit avec un de ses fils et que la femme de celui-ci l'inscrit à l'école. L'enfant est donc bien traité et des adultes s'occupent de lui. Pourtant à propos de son placement, l'enfant n'a pas parlé de cette tante, mais de sa grand-mère. Augusto fera ses premières fugues pendant qu'il est chez sa grand-mère. Il a alors 12 ans.

Remo est un enfant de 14 ans. Il raconte qu'à l'âge de cinq ans ses parents le placent chez une femme chez qui il reste **en pensant qu'elle est sa mère**. Et c'est quand cette dernière lui dit qu'il est un « enfant donné » (regalado), qu'il la quitte pour aller dans la rue. Même si d'autres éléments interviennent dans le départ de Remo, il est intéressant de constater que l'enfant focalise son attention sur ce qu'il considère être un abandon. Lorsque l'enfant apprend que celle qu'il croyait être sa mère ne l'est pas, son identité change. La référence maternelle n'est plus la même et sa place dans la fratrie est modifiée. Le doute s'installe.

Le départ dans la rue est aussi relié à une surcharge de travail domestique et à des responsabilités familiales que l'enfant ne sent pas en mesure d'assumer. Pour certains garçons, cette surcharge comporte une dimension identitaire, dimension qui généralement ne concerne pas la fille. Les tâches familiales sont leur lot et ne remettent pas en question leur identité. Ces tâches retiennent les filles à la maison et les soumettent au contrôle de la mère et du voisinage. Rien de tel pour le garçon qui dès son plus âge fréquente les rues du quartier et fait partie de bandes d'enfants. Cette participation va de pair avec une émancipation progressive et rapide par rapport au contrôle

maternel.³² Ce contrôle est d'ailleurs ressenti par le garçon comme étant en contradiction avec les attentes de ses camarades qui fréquentent les rues (de la périphérie et du centre-ville). Sa réputation de garçon est en jeu.

Le cas de David est exemplaire. Sa mère travaille toute la journée et le charge de responsabilités familiales importantes: il doit s'occuper du ménage et de ses deux soeurs cadettes. Dans le récit de l'enfant, la surcharge en termes de responsabilités familiales est doublée de ce que l'on peut désigner de surcharge identitaire et statutaire. Cette surcharge est une macro-rupture qui conduit David dans la rue. Les rapports avec sa mère -son père a quitté la famille lorsque l'enfant était petit- sont excellents. Il a huit ans quand il quitte pour la première fois le logement familial. Au début, il reste quatre à cinq jours dans la rue, et il y reste jusqu'à ce que sa mère vienne le chercher. Ce comportement de la mère plaît à l'enfant, car il est l'expression de l'affection qu'elle lui porte.³³ Cela montre que la composante affective dans les fugues de David est une dimension importante. Toutefois, elle est subordonnée à la dynamique identitaire. C'est cette dynamique qui **transforme la fugue en départ**.

La **surcharge identitaire** dont David est l'objet, s'exprime dans la phrase suivante: « *aller à l'école et faire la maîtresse de maison* ». L'enfant ne peut concilier ces deux activités. Apparaît donc un conflit entre le rôle de camarade et rôle de fils. Ce conflit est conditionné par son statut de garçon; David doit défendre cette identité face à ses camarades. Par manque de temps, il ne peut pas participer aux activités de ses camarades. Il ne peut pas non plus justifier son absence en invoquant les travaux ménagers qu'il doit assumer. Il serait l'objet de sarcasmes mettant en doute son identité de garçon. Pour contrer les fugues de son fils, la mère de David multiplie les activités récréatives (cinéma et promenades) avec lui. Mais cela n'a aucun résultat puisque David part pour des périodes de plus en plus longues et de plus en plus loin. Le conflit de rôles, le problème identitaire et le besoin de diversion et de jeu prennent le dessus sur le plaisir d'être retrouvé par sa mère lorsqu'elle le recherche dans la rue. Lui aussi se cache maintenant.

L'apparition de doutes sur l'identité de ses parents biologiques constitue une **macro-rupture** importante dans la vie de l'enfant. Ce doute est de mise, car l'instabilité du couple parental favorise les fratries mixtes. Lorsqu'un enfant est discriminé par rapport aux autres membres de la fratrie ou a l'impression de l'être, il ressent le besoin de comprendre. Il cherche alors souvent l'explication dans un questionnement concernant sa filiation biologique. Par ailleurs, les nombreux placements dont l'enfant fait l'objet depuis son plus jeune âge favorisent ce doute. Lors de la rupture du couple parental, l'enfant engage sa propre responsabilité et se sent coupable. Le cas de Morro illustre ce processus. Le père abandonne sa mère pour une autre femme. La mère de Morro doit alors travailler toute la journée pour survenir aux besoins de la

³² Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de familles monoparentales ou dans lesquelles le père n'est présent que pendant les heures nocturnes, son travail le retenant loin du logement familial pendant la journée. D'ailleurs, les mères d'enfants de la rue expriment souvent leur impuissance face à ce processus qui éloigne leur fils de la maison. Elles disent que l'attrait de la rue et des bandes est plus fort que toute interdiction qu'elles pourraient prononcer. D'autre part, ces mères travaillent souvent toute la journée et ne peuvent pas prendre tous leurs enfants sur leurs lieux de travail.

³³ Nombreux sont les enfants de la rue qui font état de ce comportement maternel. Et même s'ils se cachent pour ne pas devoir rentrer à la maison, ils attirent l'attention de leur interlocuteur sur l'affection que leur mère leur porte. Ce comportement de la mère est valorisant pour l'enfant. Chez certains, il entraîne un sentiment de culpabilité qu'ils expriment en justifiant leur stratégie d'évitement.

famille et la grand-mère maternelle s'occupe des enfants. Morro vit tout cela comme un double abandon, car -dit-il- il a aussi perdu sa mère à cette occasion. En ce qui concerne le départ de son père, l'enfant dit espérer qu'il ne les a pas quittés à cause de lui, mais à cause de sa mère. Il ne veut pas être responsable de cet abandon, mais il n'en a pas la certitude.

Le départ dans la rue est un processus qui peut durer plus ou moins longtemps. L'idée de continuum compris entre le pôle de l'expulsion brutale et immédiate et celui du départ mûri et choisi permet d'exprimer cette diversité. L'introduction progressive dans le monde de la rue par d'autres enfants à l'occasion d'éloignements, d'abord de nature sporadiques puis plus régulière, est le cas le plus fréquent.³⁴ L'augmentation de la fréquence des fuites, de la durée du séjour dans la rue et de l'éloignement du domicile parental conduit progressivement l'enfant au départ « définitif ». Ce départ est le fruit d'un apprentissage de la rue pendant lequel l'enfant acquiert des connaissances et des compétences nécessaires à la vie dans la rue. En effet, à conditions familiales et économiques égales (violence, placements, abandons, pauvreté, etc.), seule une petite minorité d'enfants quittent « définitivement » le domicile familial **pour la rue**, nous l'avons vu. Ainsi, une **macro-rupture biographique est insuffisante pour expliquer le départ "définitif" de l'enfant dans la rue.**³⁵

De nombreux enfants quittent leur maison pour d'autres lieux que la rue du centre-ville. Certains intègrent des bandes délinquantes, d'autres trouvent refuge dans des institutions, d'autres encore partent chez des parents ou des connaissances (cela est surtout le cas des filles). Il n'est pas rare que la fille quitte le domicile parental pour vivre avec un compagnon. Il y a aussi l'économie informelle qui permet à l'enfant de se rendre autonome par rapport aux parents. Dans ce cas, il fait souvent partie d'un groupe d'enfants avec qui il partage les frais du logement. Par ailleurs, l'enfant circule fréquemment entre ces différents lieux. Or ce **circuit est une manière de ne pas aller dans la rue, une sorte d'alternative à la rue.** Nous avons vu comment la grande majorité des enfants qui vivent dans des conditions familiales similaires ne quittent pas leur famille ou alors **alternent** entre un ensemble de lieux dont la rue, en tant que milieu de vie, ne fait pas partie.

Différents ensembles de facteurs nous permettent de comprendre pourquoi l'enfant va dans la rue. Ces facteurs sont de nature macro-, meso- et microscopique³⁶ et peuvent être regroupés en six catégories: (1) économique, (2) sociale, (3) familiale, (4) identitaire, (5) psychologique et (6) spatiale. Les effets de ces facteurs sont en grande partie déterminés par le sens que les acteurs (enfants, parents, éducateurs, politiques) donnent aux événements dans lesquels ils se trouvent impliqués.

Pour conclure ce chapitre, il faut encore faire quelques remarques supplémentaires à propos du rôle des facteurs familiaux et spatiaux dans le départ de l'enfant. Parmi les premiers on trouve:

³⁴ Voir R. Lucchini, op. cit., 1993, ch. II, et op. cit., 1996, ch. I.

³⁵ A ce propos, le cas d'Axel est intéressant. C'est un jeune de 18 ans qui a été maltraité par sa mère depuis son plus jeune âge. La femme chez qui il est placé pendant un certain temps, l'oblige même à manger ses excréments. Malgré cela Axel ne reste pas dans la rue et rentre très vite chez lui. Il est complètement soumis à une mère sadique qui a même risqué de le tuer en pratiquant sur son enfant la sorcellerie. Ce jeune ne reste pas dans la rue, car la soumission à sa la mère est trop forte. D'autre part, il ne possède pas les compétences minimales (instrumentales, symboliques, sociales, motivationnelles) pour rester dans rue. Le cas d'Axel est un cas limite, car les mauvais traitements qu'il subit depuis son enfance l'ont mis dans une situation de totale dépendance. Il n'est dès lors plus possible de parler de rupture biographique.

³⁶ Voir R. Lucchini, op. cit., 1993.

- a) **Les responsabilités éducatives trop importantes.** Il s'agit de la garde des membres les plus jeunes de la fratrie lorsque la mère est absente (au travail par exemple). L'impact de ce facteur dépend notamment de l'âge et du sexe de l'enfant, mais aussi du partage des tâches avec d'autres personnes (voisins, membres de la parenté, éducateurs). Les filles sont plus concernées que les garçons par ces tâches éducatives, mais ce sont ces derniers qui partent lorsqu'ils sont touchés par une telle surcharge. Les responsabilités familiales deviennent une surcharge quand elles débouchent sur un conflit statutaire et identitaire. Cela est aussi le cas lorsque ces responsabilités coupent l'enfant de ses camarades et des requêtes qu'ils lui adressent en termes d'émancipation du contrôle maternel.
- b) **Les responsabilités concernant la contribution de l'enfant au budget familial.** Ces responsabilités doivent être séparées des premières, car elles concernent les activités économiques. On parle de surcharge lorsque l'enfant n'est pas en mesure de répondre aux attentes parentales en termes de revenu et est puni s'il ne rentre pas avec la somme convenue. D'autre part, par son travail, l'enfant dispose d'argent et des occasions pour le dépenser. Il restera plus facilement dans la rue s'il considère que l'argent qu'il a gagné lui appartient.
- c) **La réaction maternelle à la violence du père ou du parâtre sur l'enfant.** L'effet de la violence masculine sur l'enfant n'est pas direct, mais est médiatisé par la réaction maternelle au comportement de son mari ou de son compagnon. L'enfant vit en grande partie cette violence en fonction de ce que sa mère fait et dit lorsqu'il est agressé par son père ou son parâtre. Cela signifie que l'effet d'expulsion du comportement de la mère est tout aussi important que celui contenu dans l'acte violent lui-même. Trois cas de figure illustrent l'importance de la réaction de la mère. Dans le premier, la mère culpabilise l'enfant en le rendant responsable de la violence masculine. Cela concerne notamment les abus sexuels dont sont victimes les filles. La mère craint de perdre son compagnon et de rester seule si elle prend la défense de sa fille. Or, le statut de femme seule est dévalorisé là où la femme est culturellement soumise à l'homme. Les garçons sont tout aussi sensibles au comportement maternel et font état de son manque de réaction face à la violence du parâtre. Dans le deuxième cas, la mère banalise ou relativise l'acte violent en excusant systématiquement son compagnon. Enfin, dans le dernier cas, la mère est passive et ne s'exprime pas; autrement dit, elle est résignée devant un comportement qu'elle considère comme inévitable.

Ces trois attitudes -de culpabilisation, de banalisation et de résignation- ainsi que l'auto-culpabilisation des acteurs en présence ont un effet d'expulsion important. Par contre, lorsque la mère prend la défense de l'enfant, l'effet d'expulsion de l'acte violent est fortement réduit. Et cela même si la réaction de la mère ne parvient pas à changer le comportement de la personne violente. Dans certains cas, une coalition se met en place entre les enfants et la mère, qui marginalise l'homme au sein de la famille.³⁷

³⁷ La survie se caractérise notamment par une dévaluation des statuts de père et de mari, et des identités qui leurs sont rattachées. La violence masculine au sein de la famille est liée au conflit identitaire et au stress qui en résulte. La femme assume la plupart des responsabilités familiales dans le domaine économique et éducatif. Cette indépendance de fait n'est pas reconnue par une société dans laquelle l'homme est toujours perçu comme le garant de l'honneur familial. Responsabilisation de plus en plus forte de la femme et marginalisation de l'homme dans les affaires familiales constituent un terreau fertile pour la violence masculine. Le conflit entre l'image traditionnelle de l'homme et sa situation de fait dans la survie est inévitable. Cela ébranle l'estime de soi de l'homme et conduit à la violence. Celle-ci est reliée aux aspirations statutaires de l'homme et à l'absence de moyens pour les concrétiser. D'autre part, la femme se rend elle-même responsable de cette situation et subit la violence masculine. Nombreuses sont les femmes qui travaillent sept jours sur sept sur les marchés, et pour

d) La fratrie composite. Cette fratrie est celle qui réunit sous le même toit des enfants issus de pères ou de mères différents. Elle n'est pas plus conflictuelle que celle qui est composée d'enfants qui ont les mêmes parents biologiques. Par contre, elle le devient lorsque l'un des deux parents discrimine les enfants qui ne sont pas les siens. Or cela est le plus souvent le fait du parâtre. Il arrive fréquemment qu'à la violence du parâtre vienne s'ajouter celle d'un demi-frère ou d'une demi-soeur. La mère est alors confrontée à un conflit dont la solution n'est pas simple. En effet, il y a, d'une part, son enfant qui demande son aide et de l'autre, sa peur de perdre son compagnon du moment. Dans une telle situation, l'enfant devient facilement un enjeu pour le couple. Or cet enjeu est porteur d'une forte charge expulsive.³⁸ L'enfant cherche une explication à la discrimination qui lui permette de préserver une image positive de soi. Ainsi, Alda dit à propos de son père biologique: « *j'ai été sa seule fille (yo fui la unica de el)* ». Elle affirme lui ressembler. C'est la raison pour laquelle elle pense que les autres membres de la famille ne l'aiment pas.

e) Les responsabilités diffuses dans le système de parenté. L'enfant est placé à plusieurs reprises et ses références identitaires s'embrouillent. Cela est vrai seulement pour les placements qui sont vécus comme des abandons par les enfants.

En ce qui concerne les **facteurs spatiaux**, deux paraissent d'emblée comme significatifs. En premier lieu, il y a les **conditions de logement**. La dimension des habitations est insuffisante pour consentir aux membres de la famille la moindre intimité. La promiscuité est la règle et provoque des animosités et des conflits. Les matériaux de construction sont souvent fragiles et, la plupart du temps, ne garantissent aucun isolement sonore. Ensuite, ces habitations offrent une sécurité très réduite contre les agressions venant de l'extérieur et contre le vol en particulier. Il en résulte une grande insécurité à laquelle contribue la présence de multiples bandes de jeunes qui - la nuit tombée- prennent possession des rues du quartier. Les rues du bidonville deviennent tout naturellement le lieu qui permet à l'enfant, et en particulier au garçon, d'échapper à la promiscuité familiale. Deuxièmement, nous avons le **quartier comme espace construit**. Dans la majorité des cas, il est dépourvu de toute infrastructure destinée aux jeunes et à la vie communautaire. Il est vrai que les communautés locales, aidées souvent par des ONG, réalisent des travaux en ce sens, mais la plupart des quartiers n'en bénéficient pas ou en sont sous-équipés.³⁹ Le quartier est parfois comparé par l'enfant à un désert, car il ne retient pas le regard et est incapable de stimuler les sens. L'attrait pour le centre-ville en est alors d'autant plus stimulé.

3. LE DÉPART DE L'ENFANT DANS LE DISCOURS DE LA MÈRE ⁴⁰

lesquelles le lieu de travail et les relations qu'elles y nouent constituent les références positives les plus importantes.

³⁸ Il faut rappeler que seule une minorité d'enfants qui quittent leur famille se retrouve parmi les enfants de la rue.

³⁹ Les bidonvilles ne forment pas un habitat homogène. Les circonstances qui ont présidé à leurs débuts, leur croissance et la lutte de leurs habitants pour obtenir la reconnaissance officielle de leur occupation de la terre ont abouti à des formes urbaines très variées. L'emplacement spatial des bidonvilles est également une source de diversité. Par ailleurs, le statut socio-économique de la population d'un bidonville n'est pas homogène et il y a des différences importantes entre les habitants. Et cela est vrai en particulier pour les quartiers les plus anciens.

⁴⁰ Nous avons analysé ailleurs (Lucchini, op. cit., 1996, pp. 57-62) le discours maternel à propos du départ de leur enfant dans la rue. Quatre discours ont émergé de cette analyse. Dans le premier, le départ est imposé par les circonstances familiales et matérielles; le deuxième fait intervenir le caractère de l'enfant; le troisième met en évidence le comportement de certains membres de la famille; le quatrième met l'accent sur le rôle que l'enfant

La mère de Roberto (17 ans) et d'Axel (15 ans) dit que c'est de sa faute si ses enfants sont partis dans la rue. Son récit est représentatif de la complexité des relations familiales qui est commune à beaucoup d'enfants qui partent dans la rue.

Dès leur petite enfance, Roberto et Axel connaissent une vie difficile. Il y a d'abord le divorce de leur mère provoqué par une accusation d'adultère de la part de la belle-mère.⁴¹ Leur mère nous dit qu'elle se rend alors chez ses propres parents qui maltraitent ses fils. Elle ne peut pas s'en occuper, car elle travaille toute la journée. Elle quitte ses parents et donne naissance à une fille qui est issue d'une relation sans lendemain. Puis, elle rencontre son compagnon actuel qui a déjà quatre enfants de deux unions précédentes. Avec le temps, celui-ci s'en prend aux trois enfants de sa compagne et exige que les garçons travaillent. La mère précise aussi que sa fille devait faire la servante pour les fils de son compagnon. Dans son récit, Roberto et Axel sont présentés comme des victimes. Leur départ dans la rue est la conséquence des événements et de l'incapacité de leur mère à trouver des solutions aux conflits familiaux. On apprend par ailleurs que Roberto quitte le domicile familial pour ne pas être obligé de donner à son parâtre l'argent de son travail. Cette information est importante, car elle révèle l'existence de facteurs qui, en se greffant sur la biographie de l'enfant, déclenchent son départ dans la rue. **Leur effet est donc médiatisé par les ruptures que cette biographie comporte.** On peut donc comprendre pourquoi, à partir du même événement, certains enfants partent dans la rue alors que d'autres restent ou alors choisissent une institution, la maison d'un camarade, se rendent chez un parent, chez une connaissance ou dans un centre d'accueil.

L'instabilité des couples et la pratique du placement des enfants dans le réseau de parenté (ou en dehors de celui-ci) se reflètent non seulement dans le discours des enfants, mais aussi dans celui des adultes. Ainsi, la mère adoptive d'Amigo (16 ans) raconte que lorsqu'il est à la maison, l'enfant prie pour « *sa mère, pour sa mère qui l'a mis au monde, pour sa mère qui l'a élevé (« crió »), pour ses frères qu'il ne connaît pas, pour toute la famille* ». ⁴² Cette double référence aux deux mères est un dilemme pour la mère adoptive. Elle ne sait pas qu'elle est sa place dans les références de l'enfant et ne connaît pas sa responsabilité dans ses fugues. L'incertitude identitaire liée à son rôle de mère adoptive interagit avec le questionnement identitaire de l'enfant qui cherche sa place par rapport à ses différentes mères. Si l'enfant ne trouve pas de réponse à ce besoin d'appartenance, la probabilité qu'il parte augmente. L'existence de ces différentes mères ne constitue pas a priori un problème pour l'enfant. Par contre, cela est le cas lorsqu'aucune de ces femmes ne répond aux besoins affectifs de l'enfant ou lorsque ce dernier est

joue dans l'organisation familiale en tant que soutien financier. La plupart des mères des enfants que nous avons étudiés au Brésil, en Uruguay et au Mexique ont fait l'expérience d'un placement précoce, de l'abandon, de la mort de l'un de leurs parents ou de la violence parentale. Les informations recueillies sur d'autres terrains (Honduras, Nicaragua, Pérou, Argentine) confirment cela.

⁴¹ L'accusation d'adultère faite à l'encontre la femme par un membre de la parenté (la belle-mère le plus souvent) paraît ne pas être exceptionnel, car nous l'avons repérée dans plusieurs récits de mères d'enfants de la rue.

⁴² Amigo a 10 ans lorsqu'il fait sa première fugue importante. Mais dès l'âge de 4 ans, il part de chez lui pour les rues du quartier. C'est un enfant qui alterne les séjours dans les institutions avec les séjours à la maison. La rue est un espace intermédiaire entre ces deux lieux. Ses résultats scolaires sont très bons, mais il abandonne l'école régulièrement.

La mère biologique de l'enfant l'a placé à sa naissance chez une femme qui n'était pas sa parente. Le père est inconnu. Sa mère adoptive s'est séparée de son compagnon et l'homme qui l'a remplacé, est mort dans un accident de la route lorsqu'Amigo avait 13 ans. Il a un frère de 4 ans fils de sa mère adoptive et de son deuxième parâtre. La mère adoptive est très affectueuse avec l'enfant, mais dénote une personnalité dépressive.

un enjeu pour elles. La recherche de la « vraie mère » devient aussi une question de survie identitaire. Dans ces cas, les fugues et le départ dans la rue peuvent être associés à cette recherche.

La situation familiale des femmes qui appartiennent aux couches sociales les plus défavorisées se caractérise par une surcharge en termes de responsabilités multiples (santé, éducation, nourriture, logement, affection, habillement, etc.). La mère assume souvent ces responsabilités avec un homme qui n'est présent que de manière épisodique, passive et répressive. De plus, elle est prise entre les attentes contradictoires des membres de sa famille: celles de l'« homme-compagnon » ou mari, père ou parâtre d'une part, et celles des enfants de plusieurs compagnons de l'autre. A cela s'ajoute souvent l'accusation ou la suspicion d'adultère portée par un membre du système de parenté. Nous l'avons vu. Ainsi la grand-mère paternelle de Roberto (17 ans) et d'Axel (15 ans) leur dit que son fils n'est pas leur vrai père. Selon leur mère, il s'agit d'une tentative pour influencer ses fils et les détourner d'elle. Les conflits de cette nature sont des éléments très déstabilisants pour l'enfant, car ils mettent en cause son identité et l'image du couple parental. Le sentiment de sécurité que l'enfant développe dans ses relations avec ses parents est alors fortement affecté par ces conflits. Ce manque de sécurité conditionne par ailleurs la qualité des relations sociales que l'enfant aura avec d'autres personnes. En effet, « *the attachment bond with the parent is incorporated in an internal working model that is applied to any subsequent closer relationship* ». ⁴³

Les thèmes ci-dessous reviennent dans le discours des mères/marâtres lorsqu'elles parlent des fugues de l'enfant (voir figure 1, p. 18) :

1. En premier lieu, il y a leur propre **histoire d'enfant mal-aimé et maltraité**. Souvent cette histoire concerne plusieurs générations comme dans le cas de la mère de Mario (14 ans). Ici quatre générations sont concernées. L'arrière-grand-mère, la grand-mère maternelle ainsi que la mère ont été abandonnées par leur mari, alors que la soeur (17 ans) de Mario a une fille de deux ans, mais ne vit pas avec le père de son enfant. La mère d'Alda (21 ans) raconte que sa propre mère l'a battue lorsqu'elle a appris qu'elle était enceinte. Elle dit: « *je crois que c'est pour cela qu'elle (Alda) est mauvaise* ». ⁴⁴ Ces histoires dégagent le thème de la fatalité propre à une histoire qui se répète.
2. La marâtre d'Amigo dit que la mère biologique lui a fait cadeau de l'enfant (« regalaron ») lorsqu'elles étaient voisines. C'est là le deuxième thème. ⁴⁵ Le **thème du cadeau** implique l'abandon de l'enfant par sa mère biologique ainsi qu'une explication des fugues de l'enfant.
3. Le troisième thème est celui de la **découverte par l'enfant de son statut d'enfant adopté, donné, placé ou abandonné**. La mère adoptive dit que cette découverte coïncide avec le départ de l'enfant. Celui-ci devient agressif envers sa mère adoptive et l'accuse de l'empêcher de retrouver sa vraie mère.

⁴³ Schneider B.H / Younger A.J., *Adolescent-Parent Attachment and Adolescent's Relations with their Peer's*, Youth & Society, Vol 28, n° 1, p. 98.

⁴⁴ « Yo creo que tambien por eso salio mala ».

⁴⁵ Le placement et la circulation des enfants est une pratique courante qui ne pas être assimilée à l'abandon. Certaines de ces pratiques s'apparentent à la logique du don et contre-don. D'autres sont gratuites et font partie d'une logique d'entre-aide. Le placement peut être définitif, temporaire ou indéfini. Pour une analyse détaillée, voir: Fonseca C., op. cit., dans *Annales*, septembre-octobre 1985, n° 5, pp. 991-1022; Fonseca C., op. cit., dans B. Troillat (éd.), *Abandon et adoption*, Paris, Ed. Autrement, 1991, pp. 49-54.

4. Les épreuves de la vie entament les ressources affectives et les motivations de l'adulte qui est responsable de l'enfant. La grand-mère d'Alda (21 ans) en est un exemple. En apprenant que sa petite-fille a perdu son enfant qu'elle a eu dans la rue, elle dit: « *que Dieu l'accompagne (...) parce que je ne peux plus lui donner du courage. Je n'ai plus la force d'encourager. Je ne supporte plus* ». ⁴⁶ Elle a tout donné et n'a plus de réserves. D'ailleurs lorsqu'elle rencontre Alda après de longs mois, elle ne lui témoigne aucune affection particulière. On retrouve ici **le thème du détachement**.
5. Un cinquième thème est celui du **caractère difficile de l'enfant fugueur**. Il en a toujours été ainsi et la mère ne peut rien y changer.
6. Le sixième thème est celui de **la responsabilité de la personne chez qui l'enfant fugueur a été placé**. L'enfant est devenu ce qu'il est, car il n'est pas resté avec sa mère biologique.

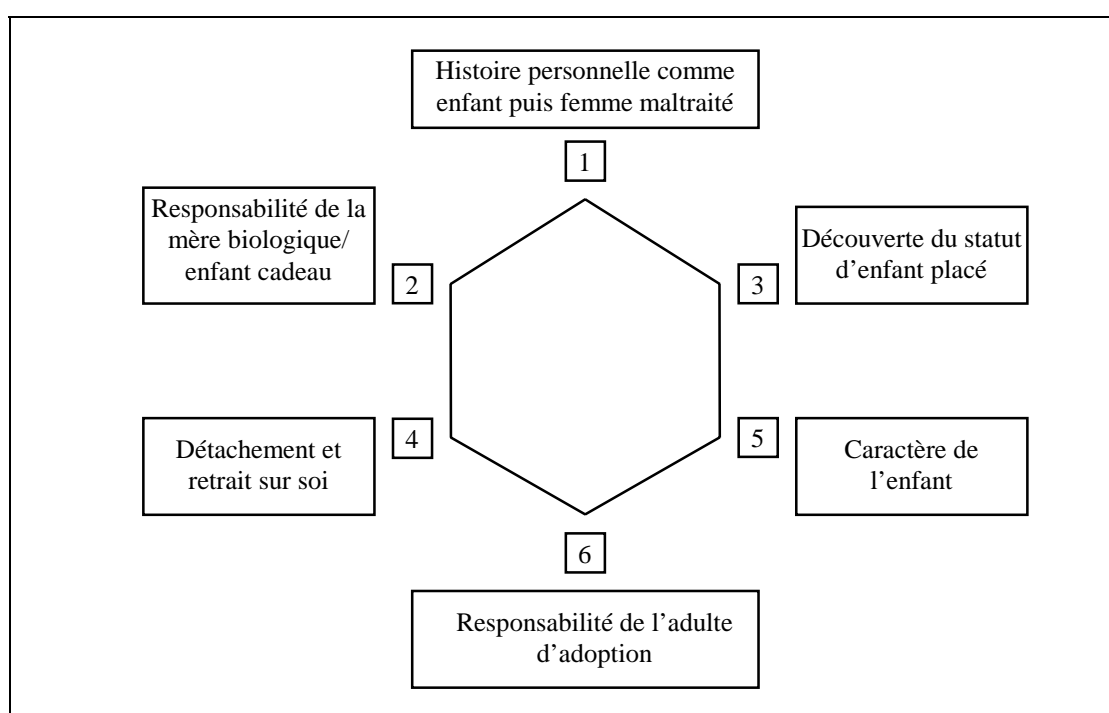


Fig. 1: les thèmes maternels du départ de l'enfant.

⁴⁶ « *Dios lo acompañe (...) porque yo ya no puedo estar haciendo coraje. Yo ya estoy acabada para coraje. Ya no soporto* ».

4. L'ALTERNANCE RUE-MAISON

Au début de leur escapade, certains enfants rentrent chez eux lorsque résider dans la rue devient inconfortable ou dangereux (froid, police, conflits avec d'autres utilisateurs de la rue, etc.). Le cas de Rafael est aussi fréquent. Sa mère tient un poste ambulancier dans une station de métro, mais la famille réside dans une région périphérique de la ville. Selon l'enfant, c'est trop loin pour rentrer à la maison tous les jours. Par contre, il visite régulièrement sa mère à son poste de travail. L'argument de la distance séparant le domicile familial et la rue dans laquelle vit l'enfant est souvent invoqué pour justifier le non-retour.

L'enfant qui revient dans la rue après être rentré chez lui pendant un certain temps, compare souvent l'ennui dont il a souffert et la nostalgie de la rue en termes d'activités diversifiées et de relations amicales. L'appartenance à un groupe et à un lieu (marché, place, parc, carrefour, terrain vague, station de métro, grande surface, etc.) est opposée au manque d'attrait de la vie à la maison. Les enfants qui ont eu un emploi régulier pendant un certain temps comparent les contraintes de cette activité avec la liberté dont ils jouissent dans la rue.⁴⁷ Le cas d'Augusto (15 ans) illustre cet aspect des choses. Il est le compagnon attitré de Carine, une fille de 21 ans qui a un rôle de leader dans le groupe d'enfants auquel ils appartiennent. En revenant dans la rue, Augusto jouit de gratifications qu'il n'a pas chez lui : (1) une relation amoureuse, (2) une délégation de pouvoir sur les autres enfants, (3) des stimulations sociales et environnementales diversifiées, (4) une autonomie par rapport à la famille. Mais l'exemple d'Augusto illustre aussi la situation de l'enfant qui est pris entre deux références opposées et inconciliables : d'une part, la rue vers laquelle il est attiré et de l'autre, la famille et en particulier sa mère qu'il ne veut pas faire souffrir. La tension entre ces deux pôles est très forte et l'enfant souffre d'un sentiment de culpabilité intense. C'est la raison pour laquelle il justifie régulièrement sa décision de ne pas rester chez lui.

Le cas d'Augusto nous apprend que l'un des mécanismes qui est à la base de l'alternance entre la rue et la maison est précisément l'existence de références opposées et de la tension identitaire et affective qu'elle provoque. Cette alternance n'est pas seulement le produit de ce conflit, mais aussi une tentative faite par l'enfant pour en diminuer les effets.

L'enfant de la rue se déplace constamment d'un lieu à l'autre de l'espace urbain et circule entre différents champs (famille, rue, institution, programme d'assistance, travail).⁴⁸ Et cela même si chaque enfant a un lieu et une appartenance socio-spatiale privilégiés. Or, le retour temporaire à la maison fait partie de ce mouvement.

La durée de ce retour est variable : il va de quelques heures à plusieurs semaines. Cela dépend des raisons qui ont poussé l'enfant à rentrer et de la manière dont il est accueilli chez lui. Lorsque l'enfant rentre pour bénéficier d'un service -chercher des vêtements, laver ses affaires, se laver ou simplement se reposer-, il ne reste que le temps nécessaire pour satisfaire le besoin du moment. Ce type de retour est très fréquent et n'implique pas chez l'enfant le projet de renoncer

⁴⁷ A ce propos, il faut rappeler que l'enfant de la rue dispose généralement de plus d'argent que s'il avait un emploi régulier. Il peut aussi en user librement. Pourtant, ce n'est pas tellement le revenu moyen dont il dispose qui plaît à l'enfant, mais plutôt la possibilité d'obtenir de temps à autre des sommes relativement importantes (vols). Pour comprendre le rapport à l'argent chez l'enfant de la rue, on ne peut pas considérer simplement les sommes dont il dispose. Il faut également savoir par quel moyen il les a obtenues, et ce qu'il entend en faire. En effet, les modes d'acquisition de l'argent sont liés aux compétences de l'enfant et donc à sa réputation auprès de ses camarades.

⁴⁸ Voir : R. Lucchini, op. cit. 1996.

à la rue comme mode de vie. Ces visites ne sont pourtant pas des simples routines, car elles permettent à l'enfant de maintenir le contact avec sa famille et, plus particulièrement, avec sa mère ou un autre adulte de référence (grand-mère, grand-père, tante, soeur aînée). En effet, malgré les apparences et le discours officiel (programmes d'assistance, gouvernements, media), la plupart des enfants ont dans leur parenté ou parmi leurs contacts adultes des personnes auxquelles ils se réfèrent et qu'ils peuvent également contacter. Par ailleurs, les enfants se rendent fréquemment les uns chez les autres. C'est une façon de se prémunir contre une réaction parentale dont ils redoutent la sévérité.

La grande majorité des mères acceptent ces visites, car elles gardent ainsi le contact avec leur enfant. Tout en acceptant cette présence qu'elles savent passagère, elles posent des conditions que l'enfant doit respecter s'il veut revenir définitivement à la maison. Comme nous le disait une mère à propos de son fils de 15 ans, la maison n'est pas un hôtel et l'enfant doit s'engager à respecter certaines règles pour avoir le droit de rester. Ces règles concernent essentiellement la recherche d'un travail ou le retour à l'école, le renoncement à la rue et aux fréquentations qu'elle comporte, le respect d'une discipline domestique et la non-consommation de drogues (inhalants). Le renoncement à la drogue et l'engagement à ne plus fréquenter les camarades de la rue sont les deux requêtes qui reviennent régulièrement. Ces conditions sont exigeantes et expliquent pourquoi l'enfant repart plusieurs fois dans la rue ou -moins fréquemment- dans une institution gérée par un programme d'assistance.

L'acceptation de la part de la mère est donc conditionnée par la nature de ce retour. Lorsque ce retour est de nature utilitaire et/ou de politesse, elle ne pose pas de conditions à l'enfant. Elle attire son attention sur les conditions qu'il doit remplir pour être de nouveau accepté à la maison.⁴⁹

Le cas de Mario (14 ans) illustre un mode de « retour-visite » assez fréquent chez les enfants de la rue. Il se rend chez une de ses tantes où il reste une semaine. Il parle de ce séjour avec beaucoup de plaisir car il s'est bien amusé avec son cousin. Ils passaient la journée dans les rues du quartier en faisant du patin à roulette et en chicanant les passants. Rentré chez lui, il s'ennuie beaucoup, car, dit-il, il n'y a rien à faire. Sa mère -qui travaille comme secrétaire dans l'administration publique- habite avec la soeur aînée de Mario et la fille de cette dernière. Les fins de semaine, la soeur cadette de l'enfant vient rejoindre la famille. Les parents de Mario se sont séparés avant la naissance de l'enfant. La maison est petite, mais de construction récente et possède deux étages. La mère de Mario en est la propriétaire. A l'intérieur on trouve de tout: des appareils ménagers (four à micro-ondes, machine à laver, cuisinière), la télévision, la vidéo, une console de jeux, etc. L'habitation comprend cinq pièces. Les maisons du quartier sont toutes les mêmes et la population appartient aux couches moyennes inférieures (employés de l'Etat et du secteur privé). C'est en quelque sorte une cité-dortoir et les rues sont vides. Rien à voir avec l'image stéréotypée du bidonville surpeuplé et saccagé par la misère et les intempéries. Rien ne manque donc à l'enfant sur le plan matériel. En revanche, Mario ne ressent aucun attrait pour le quartier, car rien ne s'y passe. On comprend mieux pourquoi l'enfant s'est rendu chez sa tante et non pas chez sa mère qui travaille à l'extérieur toute la journée. Il repart alors pour la rue qu'il

⁴⁹ Il est possible de différencier deux types d'attitude chez les mères lors des « retours-visite » de leur enfant. Le premier ne comporte pas de chantage moral. Dans ce cas, la mère se limite à dire à l'enfant combien sa vie dans la rue lui cause du souci. Elle attire son attention sur ses responsabilités plus que sur sa culpabilité. Le second type concerne les mères qui culpabilisent l'enfant en le rendant responsable de la souffrance morale qu'il leur impose.

venait de quitter une semaine auparavant. Pour expliquer son retour dans la rue, Mario invoque l'ennui, la nostalgie de la rue comme mode de vie et la consommation d'inhalants.

Lorsque le retour va au delà de la simple visite et comporte le projet de rester à la maison, l'enfant adopte un comportement différent. La plupart des enfants qui se trouvent dans cette situation, manifestent de la nervosité et de l'inquiétude à l'idée de changer aussi radicalement de mode de vie. En effet, cela comporte un engagement envers la famille et une rupture avec le monde de la rue. Pour l'enfant qui a passé plusieurs mois ou années dans la rue, il est difficile d'entreprendre une telle démarche car il craint de se trouver seul devant sa mère ou ses parents. L'enfant cherche alors l'aide d'un adulte (éducateur, chercheur, ami) qui peut jouer un rôle de médiateur avec sa famille. Lorsque cela s'avère impossible, l'enfant adopte d'autres stratégies. Une des plus fréquentes, consiste à se rendre d'abord chez un membre de la parenté (soeur aînée, tante, grand-mère) pour que cette personne joue le rôle d'intermédiaire entre l'enfant et ses parents.

Fabrice (16 ans) veut rentrer chez lui et nous demande de l'accompagner. Il demande en même temps de pouvoir disposer de trois jours avant de rentrer afin de laver ses vêtements et de réunir un peu d'argent. Un autre enfant demande un peu de temps pour gagner l'argent qui lui permettra de payer le billet de retour. Ces requêtes sont significatives et ne représentent pas des cas isolés. L'enfant qui rentre chez lui avec l'intention de rester, est très sensible à l'image que ses parents/sa mère ont de lui. Mais cette attitude -très répandue parmi les enfants- est aussi une stratégie qui permet à l'enfant de repousser dans le temps une décision qu'il redoute. En effet, la requête d'un retour définitif est souvent induite par le discours de l'adulte (éducateur, chercheur ou tout autre adulte de référence), par une expérience traumatisante (maladie d'un membre de la famille, accident dans la rue, menace à l'intégrité physique), par l'exemple d'un camarade ou par le sentiment que la vie dans la rue est à terme sans réelle issue. Il est dans l'ordre des choses que le même enfant exprime à plusieurs reprises son intention de rentrer à la maison sans toutefois que cela se concrétise.

La situation de Fabrice est inconfortable. Il se trouve entre deux mondes qu'il refuse: la rue et la famille. Il cherche une alternative, car l'image qu'il a de lui-même est devenue inconciliable avec le monde de la rue et avec celui de la famille. En effet, il a maintenant une amie dans le quartier où habitent ses parents et veut se rendre indépendant. Il réagit en consommant de manière intensive des inhalants. Puis, il se reprend, cesse toute consommation, soigne son habillement et son aspect physique. Il alterne ainsi entre déprime et espérance. Fabrice exprime bien le doute qui touche les enfants pour qui la rue a perdu son attrait. Il se rend à Acapulco -la fameuse station touristique mexicaine- à la recherche de diversions. Il n'est pas rare en effet que les enfants quittent pendant un certain temps leur rue d'adoption pour un autre endroit. Fabrice se retrouve seul à Acapulco; il travaille comme jardinier pour une famille, mais se sent isolé. Il n'y a pas ses copains de Tasqueña et il se sent mal: *« je crois que c'est alors que j'ai ressenti toute la distance qui me séparait de mes parents. Comme j'étais seul et je n'avais rien à faire, j'ai commencé à réfléchir à ce qui m'arrivait »*. En d'autres mots, Fabrice dit que la vie dans la rue étourdit ceux qui y vivent. Fabrice précise que lorsqu'il est avec ses camarades il n'a pas de tels doutes. C'est la présence des copains qui rend la rue supportable. Or l'étourdissement dont il fait état, est une stratégie de survie affective et identitaire pour certains enfants. Il s'agit en particulier d'enfants pour qui la rue **n'est plus le champ pivot capable de donner un sens à leur existence** (présente et future) et n'est plus en mesure de monopoliser leur énergie et leurs compétences. Ces enfants

se sentent maintenant en danger dans la rue et cela leur fait peur. C'est à ce moment que la motivation pour quitter la rue est la plus forte.

Ce que dit Morro, illustre **l'ambiguïté identitaire** des jeunes qui se trouvent dans une situation comme celle de Fabrice. Il est maintenant rentré chez lui depuis peu et s'ennuie de ses copains restés dans la rue. Morro dit aussi qu'il ne sait pas s'il est un enfant ou un adulte. Il a pourtant la nostalgie du statut qui était le sien dans la rue. Il dit se souvenir avec émotion de l'époque de la rue, car cela le fait **redevenir enfant**. Morro revient dans la rue quelques jours après nous avoir tenu ces propos. Il nous demande peu de temps après de l'accompagner à nouveau chez sa mère.

Les enfants, comme Morro et Fabrice, **sont pris entre deux pôles réels qu'ils refusent et un pôle idéal auquel ils aspirent**. Les deux premiers pôles sont la rue et la famille, le troisième est représenté par l'indépendance que procure un emploi sûr et une habitation propre. Toutefois, la charge négative des pôles réels n'est pas la même, car l'enfant revient régulièrement dans la rue après un séjour à la maison. Chez les enfants plus jeunes, cette triade n'existe pas et est remplacée par l'opposition rue-maison. On ne peut pas dire si la charge affective de cette opposition est moins importante que celle qui puise ses racines dans les tensions propres à la triade. Elle n'est certainement pas négligeable. Une tension importante fragilise le retour à la maison. Même une petite contrariété peut déclencher un nouveau départ. Ainsi, Fabrice repart pour la rue, car son père lui reproche d'avoir causé un court-circuit en essayant une lampe! Même si cet accident n'est qu'un prétexte, il illustre la fragilité des retours. Derrière cette instabilité se cachent aussi des questions identitaires plus importantes, telles que l'incertitude de la paternité ou de la maternité. Nous l'avons vu.

L'enfant qui rentre chez lui espère que son retour ne se fasse pas dans l'indifférence. Tous cherchent des manifestations d'estime et d'affection capable de les valoriser. L'indifférence est tout aussi néfaste que le rejet explicite. Augusto (15 ans) rentre chez lui accompagné d'une éducatrice. Sa marâtre ne veut pas l'accueillir, car sa situation personnelle et matérielle a changé. En effet, elle a quitté la simple demeure qui était la sienne pour habiter avec un homme plus âgé qui lui assure des conditions d'existence aisées. Or selon ses dires, cet homme ne veut pas de l'enfant chez lui. Pendant tout le temps que dure la visite, elle ignore Augusto et ne parle qu'à l'éducatrice. La marâtre propose alors de parler à son fils aîné pour qu'il accueille Augusto. Celui-ci dira plus tard qu'il est très attaché à sa marâtre chez qui il a été placé à l'âge de 4 ans. Pourtant, il veut retourner dans la rue, car, dit-il: « *les autres enfants seront contents que je revienne* ».

Nando a 14 ans et fait ses premières fugues à l'âge de six ans. Pendant ses fugues, l'enfant fréquente les rues de la périphérie. Il n'est pas encore un habitué des rues trépidantes des centres urbains colonisées par les enfants de la rue. A l'occasion de chaque fugue -qui ne dure que quelques jours- le père de l'enfant va le chercher et le ramène à la maison. Mais à chaque fois l'enfant repart toujours plus loin jusqu'au jour où il rencontre un enfant qui le conduit à Tasqueña. Ici, il intègre le groupe d'enfants qu'il ne quittera plus. Il est placé dans diverses institutions dont il s'échappe régulièrement. Il est même un habitué de l'alternance entre la rue et les institutions qui offrent logis et nourriture. Mais Nando ne veut pas rentrer à la maison. Sa mère vient le chercher dans la rue, mais ne le trouve pas. Elle laisse un message pour son fils: son père est mort et il doit rentrer à la maison. Nando répond que sa mère a probablement inventé cela afin qu'il rentre. De toute manière -dit-il- son père était un alcoolique et s'il est mort, c'est à

cause de la boisson. En même temps, il se dit préoccupé pour sa mère. Ce comportement montre comment l'enfant veut justifier à tout prix sa présence dans la rue.

L'alternance rue-maison est un phénomène qui touche la plupart des enfants en situation de rue. La fréquence du mouvement varie en fonction de la situation dans laquelle l'enfant se trouve. Elle est particulièrement importante dans deux cas. Le **premier** est celui de l'enfant qui rentre à la maison pour des raisons essentiellement utilitaires, qui n'a pas de problèmes majeurs dans la rue et pour qui le retour fait partie d'une routine simplifiant ses conditions de survie. Il s'agit généralement d'enfants qui ne craignent pas de sanction parentale importante. La rue reste une référence positive et l'enfant ne fait pas état de conflits majeurs avec ses parents. Ici, le retour s'apparente à une **visite** qui ne comporte aucune intention de retour définitif à la maison.

Le **deuxième cas** est celui de l'enfant en fin de carrière pour qui la rue est devenue une impasse et qui cherche une alternative. Les retours de ces enfants ne sont pas de simples visites de nature utilitaire, car ils comportent l'espoir de pouvoir rester à la maison. L'enfant a un projet, même si celui-ci reste non formulé (trouver du travail ou retourner à l'école). Ce projet comporte également la restauration de la **confiance** dans le rapport avec sa mère ou ses parents. D'ailleurs, cet élément est central dans l'explication que l'enfant donne de son nouveau départ. Il est vrai aussi que la partie parentale devient avec le temps plus exigeante. Elle pose des conditions que l'enfant doit remplir pour être accepté à la maison. Il y a ici un contrat entre les deux parties que l'on ne retrouve pas dans le « retour-visite ». Tout nouveau départ est alors ressenti comme un échec par l'enfant tout comme par ses parents. D'ailleurs, l'enfant redoute le projet de retour définitif, car il comporte un risque d'échec important et l'engagement de renoncer complètement au monde de la rue. Or ce monde n'est jamais rejeté globalement, car il y a toujours des activités et des contacts valorisés par l'enfant. Cela explique pourquoi l'enfant redoute moins les sanctions parentales que l'échec de son projet de retour à la maison. C'est la raison pour laquelle, l'enfant cherche souvent des solutions qui lui **permettent de quitter la rue tout en y restant**. Pour cela, il travaille pendant un certain temps pour un marchand, dans une officine ou sur un chantier. Il retarde ainsi l'épreuve et ne se coupe pas définitivement du monde de la rue.⁵⁰

5. CONCLUSION

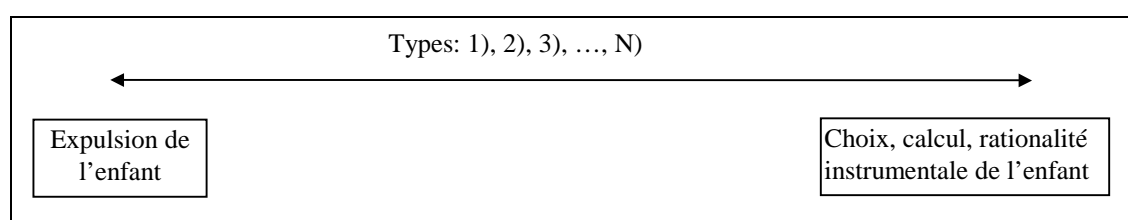
Nous avons montré que le départ dans la rue est un processus dont la durée varie en fonction de différents paramètres. On peut regrouper ces paramètres de la manière suivante:

1. Conditions matérielles: ressources familiales et communautaires.
2. Conditions identitaires: image de soi, possibilités de négociation identitaire, etc.
3. Conditions affectives, qualité des relations sociales.
4. Ressources personnelles de l'enfant (symbolique, sociales, cognitives, physiques).
5. Organisation et structure familiale.
6. Médiation de la violence familiale et solution des conflits.

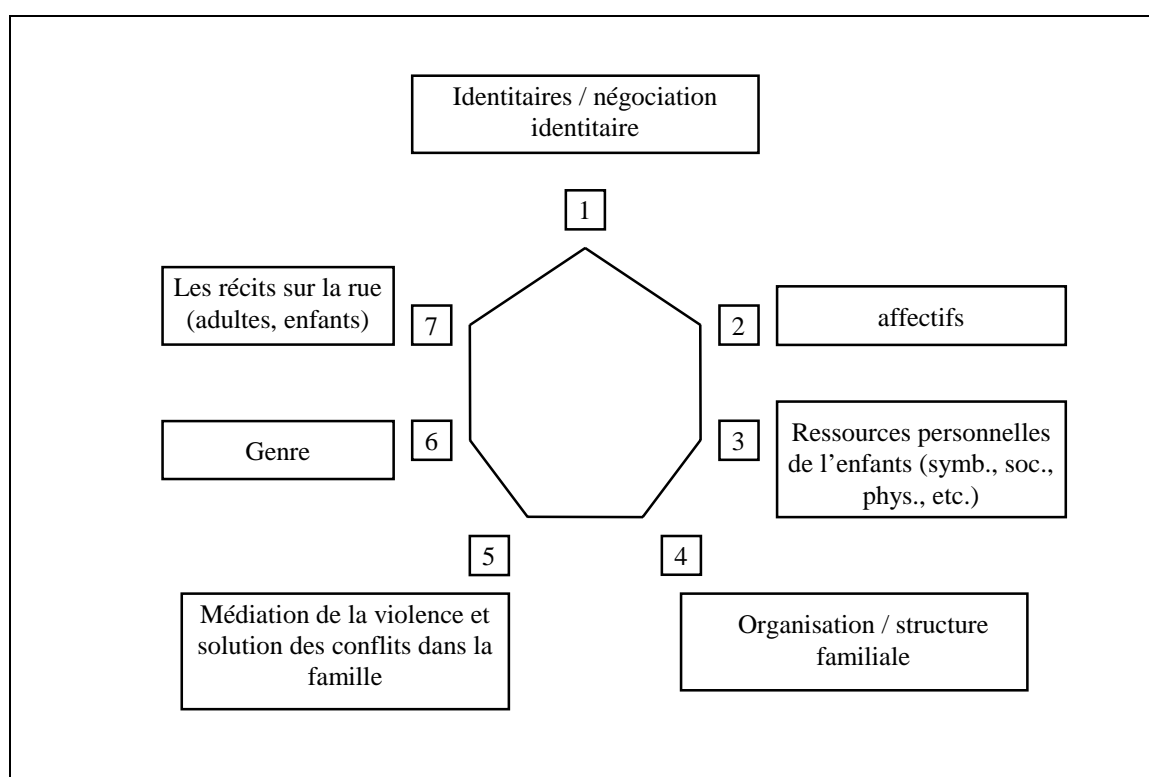
⁵⁰ Il y a des moments dans la vie d'un groupe d'enfants de la rue qui se caractérisent par le début **d'un nouveau cycle de contacts** avec la famille. Un tel cycle se caractérise par le retour temporaire à la maison de plusieurs enfants qui appartiennent au même réseau. Généralement, le cycle commence lorsqu'un enfant, qui jouit d'un certain prestige parmi ses camarades, prend l'initiative de rentrer chez lui; ou encore lorsqu'un groupe d'enfants appartenant au réseau quittent ensemble la rue. Un certain nombre de facteurs débouchent sur de tels retours: a) la présence d'un médiateur charismatique entre les enfants et leur famille; b) l'existence d'une initiative institutionnelle d'un programme d'assistance; c) crise de leadership dans le groupe; d) changement important dans l'écologie de la survie (répression policière, changement d'affectation de la zone colonisée par les enfants); e) l'effet de mimétisme.

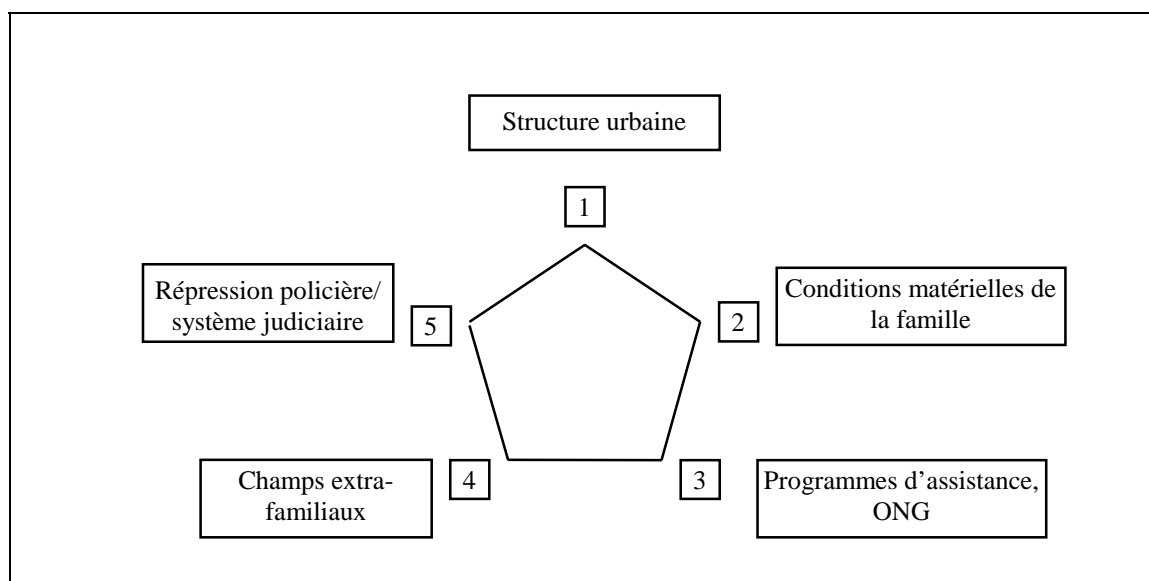
7. Présence ou absence de champs extra-familiaux accessibles (système de parenté, institutions, économie informelle, couple, rue, etc.). Accessibilité relative aux différents champs.
8. Le genre: accessibilité différentielle à la rue pour la fille.
9. La structure urbaine: emplacement des quartiers périphériques, disposition des rues du centre-ville, transports, etc.
10. Politique d'assistance: programme d'assistance, ONG.
11. Répression policière et système judiciaire.

Ces paramètres interagissent entre eux et leur pondération peut varier selon les enfants. Il faut donc parler **de départs au pluriel et non de départ au singulier**. A ce propos, il est possible d'utiliser l'idée de continuum. Les types de départs sont compris entre deux pôles simples:



Il est bien évident que ces deux pôles ne se retrouvent jamais tels quels dans la réalité. Ainsi, la position d'un type de départ particulier sur le continuum dépend d'une combinaison spécifique de différents paramètres. Au stade actuel de notre recherche, il est possible de regrouper par ordre d'importance **deux ensembles de paramètres**:





En effet, nous avons constaté l'importance des logiques identitaires -y compris la revendication d'autonomie- pour expliquer le processus de départ dans la rue. Le degré d'accessibilité à cette dernière, ainsi que les compétences personnelles de l'enfant, étant les facteurs qui conditionnent le plus l'impact de la logique identitaire sur le processus de départ. Toutefois, tous les paramètres identifiés sont importants, mais l'importance de chacun d'entre eux est relative et diffère en fonction des enfants qui partent dans la rue. D'autre part, la combinaison des paramètres entre eux, influence leur impact respectif sur le processus de départ. Il convient donc d'étudier les différentes combinaisons possibles en fonction des enfants que l'on étudie.